

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 70 (1982)

Heft: [2]

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les femmes et l'argent

Entre les sous et nous, de drôles d'histoires se passent : mais de la liaison possessive à l'amitié rationnelle, on trouve rarement l'amour fou.



On dit que l'argent ne fait pas le bonheur : sans doute est-ce la formule de quelqu'un qui en avait. Les témoignages que nous avons recueillis démontrent que pour la plupart des femmes d'aujourd'hui, il y a deux sortes d'argent : celui qui aliène et celui qui libère. Conçu beaucoup plus en termes psychologiques qu'économiques, l'argent importe pour les femmes par sa provenance autant que par sa destination. C'est « en passant » qu'elles mentionnent ce qu'elles en feront : le centre du débat est d'où elles le tiennent.

C'est ici un autre adage qui se voit infirmé : qui a dit que l'argent n'avait pas d'odeur ? Pour les femmes au contraire c'est l'odeur qui compte : odeur ménagère ou professionnelle, c'est de l'argent « reçu » ou de l'argent gagné. Et pour toutes les femmes interrogées, la différence est de taille : non pas entre une situation financière et une autre, mais entre un statut personnel et un autre.

La mauvaise conscience

Quels sont les rapports des femmes avec l'argent qu'elles n'ont pas gagné professionnellement ?

Pour Michèle, 32 ans, 3 enfants entre 9 et 4 ans, le problème n'est pas simple :

— J'éprouve une certaine gêne à demander de l'argent à mon mari. Pourtant, je sais que mon activité, même si elle est non-économique, est indispensable au fonctionnement de ma famille. Je voudrais avoir un droit de regard sur la gestion du revenu, mais j'hésite à formuler cette revendication, car je crois qu'elle ne serait pas comprise. Concrètement, mon mari me donne l'argent du ménage. Je me sens un peu coupable quand je m'offre des « extra » avec cet argent. Et si l'objet convoité devait m'empêcher de boucler le mois, j'y renonce.

Francine, 35 ans, 2 enfants entre 10 et 7 ans, a connu une expérience semblable :

— De plus, j'étouffais entre mes 4 murs. J'avais l'impression de m'enliser dans mon quotidien. Il fallait que je reprenne une activité professionnelle et que je retrouve mon

indépendance financière. Depuis que je travaille, nos rapports se sont améliorés. Je réinvestis une partie de l'argent que je gagne dans le ménage, ce qui me permet de donner mon avis sur les dépenses prévues. Parallèlement, je peux suivre des cours, m'acheter des livres, même m'abonner à votre journal... bref, m'offrir des choses sans que j'aie mauvaise conscience vis-à-vis de mon mari.

Pour lui et pour eux

Josiane, 40 ans, 3 enfants entre 12 et 8 ans, vit une expérience différente, avec un mari indépendant :

— Il travaille énormément, mais n'a aucun sens des réalités économiques. Si je ne gèrais pas le budget, nous nous retrouverions sur la paille un jour ou l'autre. Je ne lui demande donc pas d'argent pour mes dépenses personnelles, puisque j'ai accès à notre compte bancaire. Je ne le consulte pas pour mes achats, mais nous décidons ensemble du montant et surtout du moment des grosses dépenses.

— Vous avez repris une activité rétribuée à temps partiel. Pourquoi ?

— Pas par nécessité économique du tout. J'aurais pu choisir une activité bénévole. Mais je dois vous avouer que je prends un plaisir certain à « faire bouillir la marmite ». Ça décharge mon mari d'une grosse responsabilité, lui donne la possibilité de travailler moins, professionnellement, s'il le désire, et de se consacrer à d'autres activités.

En outre, mes enfants grandissent et ont besoin d'une plus grande autonomie. Or, je ne peux la leur accorder que si je suis aussi occupée hors du contexte familial.

La dernière raison enfin, c'est que je veux me réinsérer dans le monde professionnel. Je ne peux pas attendre d'avoir 50 ans pour me recycler.

— L'argent de votre mari est aussi à vous, sans complexe ?

— Un peu plus à lui quand même. Comme celui que je gagne est malgré tout un peu plus à moi.

Florence, 42 ans, un enfant « hors de la coquille », remariée depuis quelques années :

— Je n'ai jamais cessé de travailler. Je ne me sens donc pas dépendante de mon mari sur le plan financier. Il ne peut exercer aucun pouvoir, explicite ou implicite, à ce niveau. Nous avons des « comptes-salaires » autonomes et partageons les frais. Je ne le consulte pas pour mes achats personnels, ni pour ceux de ma fille.

— Mais vous savez combien votre mari gagne et vous établissez un budget commun pour les grosses dépenses ?

— Oui, bien sûr. J'investis autant que lui, mais en dernier ressort, je le laisse décider, car il a plus le sens des affaires que moi.

Liberté partielle

Marina, 42 ans, un grand enfant, éprouve un sentiment de liberté « partielle » dans ses rapports avec l'argent, car son mari lui verse un salaire en échange de ses activités à la maison. Cette somme n'est pas comprise dans l'argent du ménage proprement dit, qu'elle touche en plus. Elle retravaille professionnellement à temps partiel :

— Je me sentais malgré tout dépendante du « produit » de mon mari. Il était donc normal que je m'engage dans un processus de « libération ». Mon salaire s'ajoute au salaire que me verse mon mari, puisque je continue de travailler à la maison aussi. Mais c'est une situation intermédiaire et momentanée, que nous devons rediscuter. Je me sens par contre tout à fait libre d'utiliser cet argent comme bon me semble, puisque j'en ai la gestion. Mais mon mari gère le solde de son salaire et règle les factures importantes (impôts, assurances, etc.).

Monique, 2 enfants de 7 et 4 ans :

— Comme Michèle, je ne me sens jamais très à l'aise quand je dois demander une « rallonge ». Mais je sais que c'est mon problème, car mon mari ne m'a jamais

accusée d'être dépensière, bien au contraire. Il ne donne volontiers ce dont j'ai besoin, dans la mesure de ses possibilités. Notre budget est limité et nous avons d'assez grosses charges. Je trouve donc normal de travailler professionnellement quelques jours par mois, maintenant que le cadet va au jardin d'enfants. Ça me valorise, je change d'air... et j'arrive à me sentir moins coupable quand je m'offre le truc incroyablement inutile, mais qui me fait tellement plaisir.

Le cauchemar

Pour Marianne, 36 ans, en instance de divorce avec 4 enfants entre 16 et 4 ans, les problèmes d'argent sont devenus un cauchemar :

— J'ai eu mon premier enfant avant 20 ans. Cela signifie que j'ai dû abandonner mes études pour pouponner, tout en subvenant aux besoins du ménage, car mon mari était encore étudiant. Après la naissance de notre troisième enfant, j'ai arrêté de travailler professionnellement, car je n'en pouvais plus. Je me suis donc entièrement repliée dans ma cellule familiale, permettant du même coup à mon mari de faire une carrière brillante et de gagner beaucoup d'argent. Après la période de vaches maigres, quelques années d'aisance et de confort. Aujourd'hui ? Je me retrouve pratiquement

Ah ! S'en libérer !

Ainsi dans le rapport des femmes à l'argent, ce n'est pas seulement une condition matérielle qui est en question, mais une condition existentielle puisque ce rapport est étroitement lié à d'autres alternatives : dépendance/indépendance, vie privée/vie publique, valeurs non-marchandes/valeurs marchandes. Mais c'est là que les femmes se heurtent à une contradiction : en se propulsant dans la vie professionnelle, elles reconnaissent implicitement la domination des valeurs marchandes sur le monde non-économique. Il n'est pas rare alors que dans ce passage, elles quittent une forme d'aliénation pour en trouver une autre.

Confrontée directement à cette réalité, c'est en quelque sorte le chemin inverse qu'a parcouru Ingrid, artisane à Genève, dont le témoignage est significatif : elle a fait le choix, il y a un peu plus d'un an, de se consacrer entièrement à son « dada » — la confection de poupées — en abandonnant toute activité lucrative.

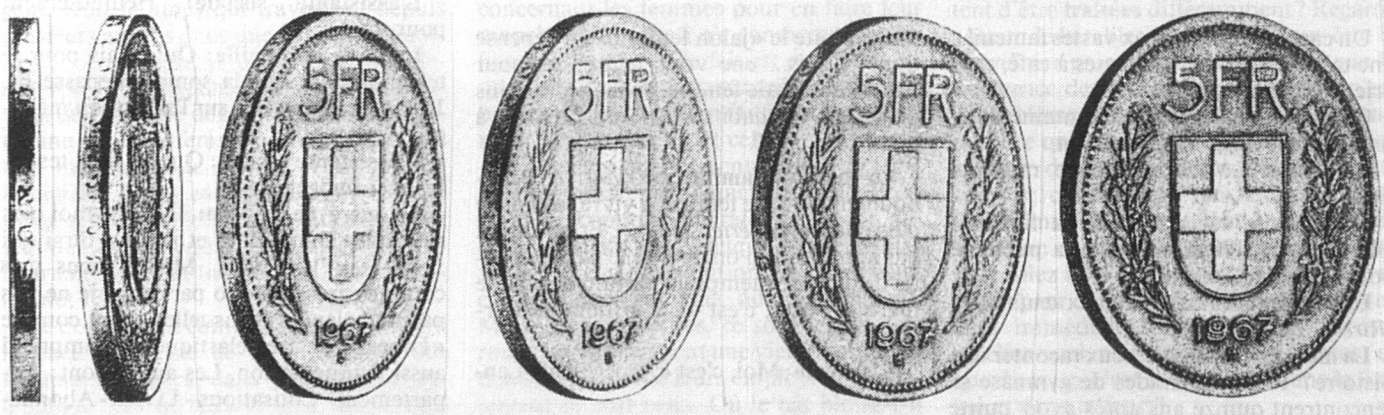
Elle nous reçoit dans son petit appartement niché sous les toits de la ville. Une atmosphère chaleureuse, des poutres apparentes entre lesquelles ses poupées, tantôt gavroches, tantôt très smart, prennent la

— Mère chef de famille avec deux enfants à nourrir, c'était prendre une décision lourde de conséquences. Comment vivez-vous ?

— Mes enfants sont hors de la coquille. Je vis très simplement — pas de voiture, peu de sorties, des loisirs bon marché, des vêtements « self-made ». De plus, j'ai eu la chance de rencontrer un homme merveilleux, et je suis remariée. Mais attention ! L'un n'explique pas l'autre : c'est justement à cause de mon passé de mère chef de famille que je ne veux pas m'appuyer financièrement sur mon compagnon. D'ailleurs, celui-ci ne dispose pas d'un revenu régulier, puisqu'il s'est établi à son compte depuis peu de temps. J'ai donc réalisé ma caisse de retraite — une folie, disent mes amies — et je me « paie » cette année sans dépendre de mon mari. Cela dit, il m'encourage beaucoup et prend en charge les tâches ménagères lorsque je suis en période de création.

— Votre exposition a bien marché. Envisagez-vous de transformer votre hobby en activité lucrative ?

— C'est un rêve, impossible à réaliser, du moins dans notre type de société et avec ce genre d'artisanat. D'ailleurs, les artisans qui en vivent confectionnent généralement d'autres objets, ou montent des spectacles de marionnettes. Et il y a une question de prix : si le prix d'une poupée devait



démunie, à cause du régime matrimonial sous lequel nous vivions d'une part, et parce que mon mari m'a immédiatement retiré la procuration sur « notre » compte en banque et a mis « nos » biens à l'abri. C'est maintenant que je ressens véritablement cette dépendance financière. C'est dur de se battre pour obtenir des miettes, alors que j'ai contribué à faire le gâteau...

Comme je n'ai pas de formation professionnelle, à part le bac et quelques certificats, je dois terminer mes études pour pouvoir gagner ma vie convenablement. Or comment pourrai-je concilier un travail ennuyeux à temps complet, les enfants et les études ? Je me sens doublement flouée.

— Si c'était à refaire ?

— Formation professionnelle d'abord, afin d'être autonome à n'importe quel moment, et dans n'importe quelle situation.

pose. Des plantes vertes partout, des sacs, pleins de trésors, tissus multicolores et dentelles, boutons et perles, qui attendent les doigts de la fée pour prendre vie.

Ingrid précise d'emblée que la confection de ses poupées représente un hobby et non une activité lucrative régulière, en raison du peu d'intérêt que suscite ce type d'artisanat à Genève.

— Seulement, je voulais m'accorder un temps de réflexion. J'avais l'occasion de participer à une exposition-vente et je disposais d'un nombre restreint d'objets. Je me suis accordé le luxe de créer en toute quiétude, sans stress, afin que chacune de ces poupées soit le reflet d'un moment de grâce. Or, à elle seule, la confection d'une poupée représente environ 40 heures de travail. A cela s'ajoutent la création du modèle et la recherche de matériaux. Impossible de concilier avec un travail régulier à l'extérieur.

couvrir un salaire décent, personne ne pourrait l'acheter. Il faudrait concevoir une forme de troc, mais je ne connais pas de régisseur qui échangerait un loyer contre une poupée !

— Vos projets, après cette année passée à la maison ?

— Je reprends un poste d'ergothérapeute à mi-temps. Je me sens très motivée. Mais il est clair que sans problèmes matériels, je me consacrerai exclusivement à l'artisanat d'art.

J'imagine un monde où le travail ne serait pas une contrainte, mais un don de soi, une création continue.

Un monde harmonieux, où chaque être vivrait en fonction de ses désirs profonds et non plus selon des critères qu'il n'a pas librement choisis... Femmes, nous avons du pain sur la planche.

Enquête réalisée
par Eliane Daumont



« Dis-moi comment tu dépenses... »

Petite saynète inédite : quatre amies se disent comment elles dépensent leur argent

Un canapé de cuir, deux vastes fauteuils, une table basse avec des tasses à café, cendriers, cigarettes.

Quatre amies dans la quarantaine digèrent un bon dîner en bavardant.

L'avocate: Le féminisme ne rapporte rien.

L'assistante sociale: C'est la féminité qui rapporte. Regardez toute la publicité pour la «vraie femme».

L'enseignante: La poule aux œufs d'or! (Rires)

La mère de famille: Je peux raconter une histoire? Trois camarades de gymnase se rencontrent quinze ans après avoir quitté l'école. L'une a un splendide manteau de vison bleu, l'autre un manteau en astrakan, la troisième un vieux manteau en mouton retourné. «Alors, qu'est-ce que tu deviens?» Celle en manteau de vison: «Je suis secrétaire de direction à la banque X». La deuxième: «Moi, je suis secrétaire à l'ONU». La troisième au vieux manteau: «Moi, je me fais entretenir comme vous, mais je ne sais pas taper à la machine». (Rires)

L'avocate: Soyons sérieuses. C'est vrai que le féminisme ne rapporte rien. Voyez Benoîte Groult, elle a été évincée de «F Magazine» qu'elle avait créé avec Claude Servan-Schreiber. Elle était trop féministe. Par contre, Hélène Rubinstein, créatrice des produits de beauté du même nom, est multimillionnaire. La féminité, ça rapporte.

L'assistante sociale: Quand un ou une sexiste sait l'exploiter, oui.

L'enseignante: C'est parce que nous vivons dans une société de consommation

qui exploite le «jalon femme». Je dépense donc je suis... une vraie femme, et pour rester cette vraie femme, j'achète des soins de beauté, des habits à la mode. Ça mène à quoi, tout cela?

La mère de famille, en riant: A s'épanouir en tant que femme, à vivre sa chance d'être femme. *Sérieusement:* Et pourquoi pas après tout, si on peut se le payer, acheter de temps en temps un parfum de grande marque? Moi, c'est «Ma griffe», de Carven!

L'avocate: Moi, c'est «Arpège», de Lanvin!

L'assistante sociale: Moi, «Amazone», d'Hermès!

L'enseignante, stupéfaite: Eh bien, je ne vous connaissais pas sous cet angle «au parfum»! Moi, c'est l'eau de Cologne Migros ou Coop. Un point c'est tout, vraie femme ou pas!

La mère de famille: J'aimerais bien savoir, vous qui gagnez et gagnez confortablement votre vie, combien de fois vous jetez des restes de repas, du pain, parce que moisissus ou oubliés dans le fond du frigo? Combien de fois, vous jetez une robe jamais mise? Combien d'appareils ménagers ou de bricolage reposent dans un coin sans jamais, ou presque, avoir été utilisés?

L'assistante sociale: Chez nous, c'est très rare. En un an, j'ai dû jeter une fois des œufs que j'avais gardés trop longtemps. Je crois la femme économe et, dans ma profession, il existe des conseillères en budget familial qui éduquent les femmes et les familles à dépenser selon leurs possibilités.

Ainsi moi je fais mes comptes de ménage tous les jours et, à la fin du mois, je ventile l'argent dépensé dans diverses rubriques.

La mère de famille: Lesquelles?

L'assistante sociale: Je vais te les dire, je les connais par cœur. Alimentation - Maison (tél., électricité, meubles...) - Soins (médecins, pharmacie...) - Entretien (produits et nettoyage des vêtements) - Femme de ménage - Loisirs (disques, cinéma, livres) - Vacances - Transports (auto, train...) - Impôts - Cotisations assurances. Depuis deux ans, j'ai ouvert une rubrique: Cure, pour savoir combien me coûte ma cure contre mon rhumatisme.

L'enseignante: Moi, je ne fais pas de comptes. Je prends de l'argent à la banque où mon salaire est versé. Ce qu'il me faut par mois. Je garde pour les impôts, les vacances et les extras. Je conserve les factures importantes. Chaque année, quand je remplis ma déclaration d'impôts, j'analyse ma situation et je me fixe des objectifs! Voilà.

La mère de famille: Evidemment vous les fonctionnaires célibataires, c'est la belle vie! L'indépendance financière, etc., etc. Moi, mon mari me «donne» chaque mois Fr. 2000. — avec lesquels je dois faire tourner la maison, habiller ma fille de dix ans, nourriture, habits, loisirs compris. Le loyer, les SI, les assurances ainsi que les vacances ne sont pas pris sur cette somme.

L'assistante sociale: Heureusement pour toi.

La mère de famille: Oui, mais pour le téléphone, lorsque la somme dépasse Fr. 150. —, je les prends sur l'argent du ménage.

L'assistante sociale: Quelles sont tes rubriques budgétaires?

La mère de famille: Donnez-moi vos rubriques comptables et je vous dirai qui vous êtes. Les voilà. Moi je tiens mes comptes grosso modo par mois, je ne fais pas de balances mensuelles. Mon compte «Divers» est très élastique! Il comprend aussi l'alimentation. Les autres sont: Appartement - Cotisations - Livres - Abonnements - Vêtements - Voiture - Médecins, assurances - SI et téléphones - Vacances, loisirs - Salaires versés (femme de ménage) - Chalet.

L'assistante sociale: As-tu un treizième mois?

La mère de famille: Non, cela ne m'est jamais venu à l'idée! Mais, il y a toujours des arrangements possibles avec le ciel.

L'avocate: Le ciel, si je comprends bien, c'est ton mari.

La mère de famille: Oui, et puis alors, ça te choque?

L'avocate: Non et je te souhaite encore longtemps un ciel au beau fixe. En tout cas, dans mon métier, l'argent, c'est l'indépendance financière. L'argent domine tous nos problèmes de femme. Je répète à toutes mes clientes qui viennent me voir pour un divorce: si vous ne pouvez pas gagner de l'argent, vous serez toujours à la merci des versements de pensions alimentaires.

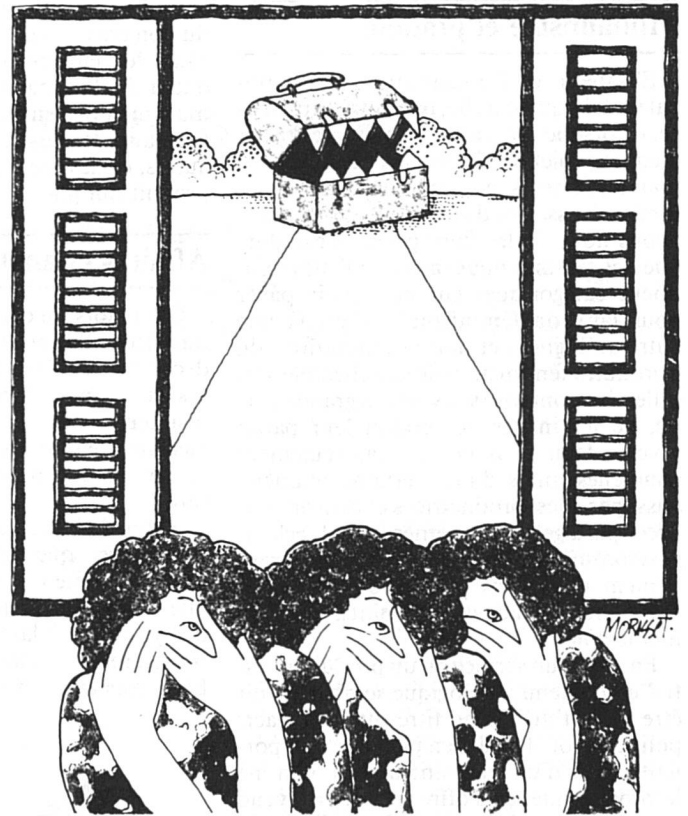
Suite en page 16

Femmes suisses

Femmes, féminisme inances

Est-ce les sous qui ne nous aiment pas ou nous qui n'aimons pas les sous?

Huit femmes travaillant dans des entreprises féministes tentent de répondre à la question.



Huit femmes se sont rencontrées, une fois n'est pas coutume, pour parler d'argent. Huit femmes qui travaillent depuis plusieurs années dans une entreprise féministe, bénévolement ou professionnellement: soit un dispensaire, un centre-femmes, un centre de documentation féministe, une section «femmes» d'une organisation internationale privée, et un journal féministe. A ces entreprises, il y a deux traits communs: elles sont faites par des femmes et pour des femmes, et elles se heurtent toutes et toujours au même problème: l'argent.

Ce double trait commun finit par mettre la puce à l'oreille de quelques-unes des femmes engagées dans ces entreprises, d'autant plus qu'elles croient savoir que dans d'autres projets de femmes, les problèmes sont étrangement similaires aux leurs: à croire que F comme femme sous-entend, tout doucement, un petit f comme... «fauchée», qu'elle soit libraire, documentaliste, conseillère juridique, journaliste ou médecin pour femmes. Ces étranges coïncidences les laissent perplexes, à la longue. «Mais le manque d'argent, c'est le propre de toute œuvre sociale!» leur dit-on sitôt qu'elles se grattent la tête. Seulement, ce ne sont pas des œuvres sociales, puisqu'elles vendent un service, ou un produit, quand bien même il se dessine derrière ce produit le profil (bien net) d'une cause. «Mais toutes les causes sont des échecs financiers!» entendent-elles alors s'exclamer de plus belle. Oui, bien sûr, mais leur cause à elle concerne tout de même la bagatelle de plus de 50% de la population, ce qui n'est pas précisément une minorité! «Que voulez-vous, leur réplique-t-on en fin pour clore le débat, le féminisme, ça se vend mal!». Possible. Mais pourquoi donc

alors voit-on les journaux du soir se ruer systématiquement sur chaque événement concernant les femmes pour en faire leur manchette? Quitte à n'y consacrer que dix lignes à l'intérieur, le fait est que le moindre toussotement d'un conseiller national à propos de l'avortement fait immanquablement le gros titre — et cela se vend mal?

Il demeure que les «entreprises de femmes» tournent mal, à quelques exceptions près — exceptions généralement liées à des dons importants de quelque généreuse slavatrice ou, autre solution, du bénévolat complet des personnes qui y travaillent. Mais, pour les autres, ce sont les chiffres rouges qui deviennent une vieille habitude, quand bien même leurs employées se contentent de fort peu... Où le bât blesse-t-il donc? Du côté des «vendeurs», des «acheteurs», ou du produit? Huit femmes en quête d'une réponse ont fait à tâtons un petit tour de la question... pour parvenir, au-delà des cas particuliers, à découvrir une drôle d'histoire entre les femmes et l'argent.

Un produit parasitaire?

Première hypothèse: quelque chose ne joue pas dans notre produit. Mais qu'y a-t-il de commun, du point de vue du «produit», entre un journal, un dispensaire et un centre-femmes? Rien — si ce n'est qu'il existe des dispensaires médicaux qui ne sont pas spécialement destinés aux femmes, qu'il existe à foison des journaux autres que féministes, et des centres de toutes sortes qui ne sont pas des centres-femmes. La question s'impose alors, puisque plusieurs d'entre nous l'ont déjà entendue une fois ou l'autre: pourquoi des endroits, des services, des journaux pour les fem-

mes? Sont-elles si différentes (Ah ah, c'est là que nous sommes piégées) qu'elles méritent d'être traitées différemment? Regardez autour de la table: nous avons peut-être là le premier point à retenir, à savoir que la différence des entreprises féministes n'est probablement perçue par le plus grand nombre que comme un redoublement parasitaire de services, de produits existants ailleurs; comme une spécialisation arbitraire sans autre fondement qu'une discrimination de sexes — en notre faveur cette fois. Allez faire comprendre que ces entreprises pour des femmes ont comme corollaire immédiat, plus important encore, qu'elles sont menées par des femmes, et que du coup, c'est autre chose, dans la forme et dans le fond?

La caisse ou le contenu

Parlant du fond: c'est là une autre pierre d'achoppement que cette toile de fond des entreprises de femmes qui émergent toutes, on s'en doute, des mouvements féministes. Inévitablement porteuses d'un contenu idéologique, les entreprises représentées autour de la table trouvent dans cette idéologie à la fois leur raison d'être et leurs limites. Par exemple: au dispensaire des femmes, le temps consacré à chaque «usagère» est très important. Son but n'est en effet pas seulement de soigner ou de faire des examens, mais d'établir un dialogue, d'être à l'écoute des «usagères» et de leurs demandes. Or, si le dispensaire acceptait toujours plus d'«usagères», en leur consacrant toujours moins de temps, ses caisses se rempliraient, sans doute, aussi vite... qu'il se viderait de sa substance, de sa raison d'être. Infernal paradoxe!

Militantisme et gratuité

Elisabeth, de l'organisation internationale, a fait, quant à elle, une autre expérience. «Lorsque nous avons voulu mettre sur pied un projet de séminaires de formation pour les femmes, nous n'avons pas reçu les fonds nécessaires de l'organisation. Aussi avons-nous dû les faire payer: c'est alors que des femmes nous ont dit qu'elles refusaient catégoriquement de devoir payer pour faire du féminisme!» C'est là une autre ambiguïté, et non des moindres, du «produit» féministe et de sa «clientèle»: si celle-ci se compose souvent, en grande partie, de féministes, le produit leur paraît revenir de droit. Il n'est pas fait seulement pour elles, mais d'une certaine manière, aussi par elles, productrices et consommatrices partageant les mêmes buts. L'échange «commercial» se complique alors grandement quand les acheteurs et les vendeurs, sur beaucoup de points, sont du même côté...

En outre, un service ou un produit investi d'un contenu idéologique semble devoir être gratuit au même titre que des tracts politiques ou des sacs en plastique qui portent le nom d'un magasin: la cause, comme la propagande, ça s'offre mais ne se vend pas, quel que soit le prix coûtant de l'objet proposé. Nous restons alors songeuses: faut-il donc nous culpabiliser de vendre une marchandise si elle est liée à une cause?

Pour le plaisir

Bien sûr, pour beaucoup de femmes, c'est justement ce lien à la «cause» qui les incite à acheter — c'est leur façon à elles de nous soutenir. Mais voilà que nous faisons encore les difficiles: chacune d'entre nous avoue se sentir un peu vexée quand elle a le sentiment de ne vendre que grâce à la solidarité — pour ne pas dire la charité — des acheteuses. «Notre produit sert une cause, c'est entendu! s'exclame une des deux journalistes. Mais nous voudrions que nos lectrices s'abonnent d'abord pour le plaisir!»

S'il n'y avait pas dans les entreprises féministes cette double vocation (pour la cause et pour le plaisir), nous ne chercherions pas plus loin la source de nos soucis d'argent, puisqu'elle serait la même que pour tout mouvement d'opinion, toute

œuvre, toute «cause» vivant uniquement du bon cœur ou de la conviction des gens. Mais les entreprises féministes ne sont quant à elles pas des œuvres altruistes, mais bien des entreprises: soumises en ce sens aux mêmes lois du marché que les autres, et désireuses elles aussi d'offrir un produit qui plaît.

Affaires et amitié

C'est alors du côté des «vendeuses-productrices» que nous nous tournons, pour y découvrir, au fil des confessions, des choses étonnantes. Un dicton nous revient insidieusement en tête, qui dit qu'il ne faut pas faire de sentiment en affaires... Serait-ce par là que nous pêcherions, par hasard?

«Moi, dit l'une, j'ai toujours de la peine à faire payer quelqu'un que je connais.» «C'est comme moi! dit la seconde, «j'oublie» toujours de noter les consultations que je donne à la copine-qui-ne-fait-que-passer, même si elle me prend une heure!» Et la troisième: «Et moi aussi: parfois des



femmes «se servent» sur une table — c'est à peine si j'ose leur dire que notre journal se vend!» Pas de sentiment en affaires? Dans les entreprises de femmes, c'est tout le contraire. Les rapports mercantiles sont tout entortillés de rapports affectifs, d'amitié et d'idéal. Les femmes autour de la table sont sur ce point unanimes: aucune d'entre nous n'a dans sa tête de cloisons bien solides entre ce qui est travail et ce qui est loisir, ce qui est payant et ce qui est gratuit, professionnel et amical, pour le gagne-pain ou pour la «cause»... tant dans notre vie quotidienne, le tout se mélange.

Alors: la grande «faille» des femmes serait-elle donc leur cohérence? Ce désir-

là, nous l'éprouvons toutes: pouvoir vivre dans notre travail, comme dans notre temps libre, avec nos sentiments, nos convictions et nos idéaux sans devoir fermer une porte pour en ouvrir une autre, faire taire une de nos voix pour que l'autre se fasse entendre. Utopie, bien sûr: la vie d'aujourd'hui est divisée de telle sorte que le privé ne croise jamais le public, que le plaisir se trouve à cent lieues du devoir, et que l'argent ne peut jeter sans rougir un regard du côté du sentiment.

Le maternage, encore

Mais ce besoin de cohérence, ce besoin de symbiose entre le travail et l'amour, le devoir et le plaisir, d'où nous vient-il donc, au monde?

De nous. De nos mères. De nos grand-mères. Nous les avons vues se lever les premières tous les matins, pour servir, nourrir, soigner, aimer tout au long de la journée, sans horaires de bureau, sans distinction de fonction, à la fois travailleuses et affectueuses, mélangeant dans leur esprit leur «devoir» et leur plaisir, le travail par amour et l'amour du travail. Si le monde des hommes a de tout temps séparé le domaine du travail et le domaine affectif, la sphère de l'argent et la sphère de la gratuité (n'est-ce pas, dans beaucoup de couples, les femmes seulement qui s'occupent de gérer l'argent du ménage, «lavant» ainsi pour les hommes leur domaine affectif et familial de toute valeur marchande?), la sphère d'activité des femmes, en revanche, est le lieu d'échanges constants entre valeurs marchandes et non-marchandes, la gestion de l'argent et la gestion des sentiments, la politique budgétaire et la politique éducative, l'équilibre financier et l'équilibre familial.

Comment assimiler alors, en l'espace d'une ou deux générations, l'habitude de cloisonnements entre côté factures et côté cœur, entre temps professionnel et temps du loisir? Dans la démarche des femmes à l'égard de l'argent, de son gain et de sa gestion, il faut voir les traces encore fraîches de la démarche maternelle: là où le travail n'est pas chiffré et où le temps n'est pas compté, l'habitude séculaire, et ineffaçable, d'un enfant qui pleure au milieu de la nuit...

C. Chaponnière

Suite de la page 14

La mère de famille: L'argent qu'on gagne soi-même et l'argent qu'on reçoit de son mari, c'est là toute la différence. La conquête du féminisme, c'est d'avoir de l'argent à soi, comme d'avoir une chambre à soi!

L'assistante sociale: C'est pourquoi il faut revaloriser le travail ménager.

L'enseignante: Comme épouse et mère

de famille, tu as autant d'argent pour vivre que moi. Nous avons, me semble-t-il, le même niveau de vie. Ne te plains pas.

L'assistante sociale: C'est la qualité de vie qui est différente, selon l'idée que chacune se fait de l'argent dont elle dispose. D'ailleurs gagner, qu'est-ce que cela veut dire? En faisant ton ménage et en élevant ta fille, tu gagnes aussi.

La mère de famille: Non, je permets à mon mari de gagner et d'avoir une vie harmonieuse. C'est différent. Je suis une intermédiaire.

L'avocate: Le nouveau droit matrimonial dit «partenaire», ce sera mieux.

L'enseignante: Oui, ce sera mieux dans le code civil. Mais les mentalités, c'est aux féministes à les changer. Il faut décrasser les femmes de leurs complexes d'infériorité. Et toi, mère de famille, tu n'es pas complètement libérée.

La mère de famille: C'est une question de civilisation, une question de société.

L'assistante sociale: C'est ce qu'on dit quand on n'a rien d'autre à dire... (Rires)

Jacqueline Berenstein-Wavre